

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

HENRI POURRAT	De la confiance	641
JACQUES LEMARCHAND.....	Parenthèse (I)	652
E. W. ESCHMANN	Lettres imaginaires	668
VINCENT MUSELLI	Les Convives	679
PAUL LÉAUTAUD	Journal littéraire.....	684
MARCEL JOUHANDEAU	L'Oncle Henri.....	701

— TEXTES —

Les grottes à guano, par R. JEANNEL

— CHRONIQUES —

Sur Maurice Barrès, par RAMON FERNANDEZ

A propos de l'Homme à cheval, par AUDIBERTI

Retour au naturel : Jean Fougère. — Présence de Jean Rogissart,
par FIESCHI

— NOTES —

Musique et spiritualité, par ALFRED COLLING

*
* *

Table des Matières.

nrf

TARIF DES ABONNEMENTS

France et Colonies : 6 mois	80 fr.
Étranger.....	96 fr.
France et Colonies : 1 an	150 fr.
Étranger	180 fr.

Les demandes d'abonnement sont reçues ainsi qu'il est indiqué ci-après :
Zone occupée : **La Nouvelle Revue Française**, 5, rue Sébastien-Bottin, Paris-7^e
— Compte chèque postal : Paris 169-33.

Zone non occupée : **Messageries Hachette, Service de la Nouvelle Revue Française**, 12, rue Bellecordière, Lyon — Compte chèque postal : Lyon 218.

Toute demande de changement d'adresse doit nous parvenir avant le 20 de chaque mois. Elle doit être accompagnée de la dernière bande et de la somme de 2 francs en timbres.

Le Rédacteur en Chef reçoit le lundi et le vendredi à partir de 17 heures.

La Revue n'est pas responsable des manuscrits qui lui sont adressés.

Les manuscrits accompagnés des timbres nécessaires pour les frais de poste sont seuls retournés à leurs auteurs.

LIBRAIRIE

15, Boulevard Raspail
PARIS (VII^e)



GALLIMARD

Tél. : LITTRÉ 24-84
Métro : Rue du BAC

ACHAT AUX PLUS HAUTS PRIX
DE LIVRES ANCIENS
ROMANTIQUES et MODERNES

(Éditions originales, livres rares,
belles reliures, livres illustrés.)

ABONNEMENTS DE LECTURE
TOUTES LES NOUVEAUTÉS

CAHIER de JUIN

des Éditions de la

nrf

OUVRAGES PARUS DU 1^{er} FÉVRIER 1943 au 30 AVRIL 1943

ROMANS - RÉCITS

Jean de Beucken : La Vie Basse..	32 »
Roland Cailleux : Saint-Genès ou la Vie Brève.....	45 »
Robert Delavignette : La Paix Nazaréenne	30 »
Robert Desnos : Le Vin est tiré.	30 »
André Dhotel : Le Village Pathétique	38 »
Drieu la Rochelle : L'Homme à Cheval.....	33 »
Hoffmann : Le Chat Murr.....	45 »
Pierre Lafue : L'Arbre qui avait pris feu.....	30 »
Simenon : Le Fils Cardinaud...	28 »
— Le Petit Docteur...	48 »
— La Vérité sur Bébé Donge.....	32 »

POÉSIE

Dominique Aury : Anthologie de la Poésie Religieuse Française.	45 »
Fieschi : Bulles d'Air.....	30 »
Victor Hugo : La Bouche d'Ombre, poèmes choisis par H. Parisot.....	45 »

LITTÉRATURE

Drieu la Rochelle : Chronique politique (1934-1942).....	65 »
Marcel Jouhandeau : Nouvelles Chroniques Maritales.....	35 »
Paul Landormy : La Musique Française après Debussy.....	50 »
Paul Valéry, de l'Académie Française : Tel quel II.....	60 »

THÉÂTRE

Marcel Achard : Théâtre II : Colinnette - Jean de la Lune - Voulez-vous jouer avec moi?.	35 »
Jean Cocteau : Renaud et Armide	36 »

PHILOSOPHIE

Georges Bataille : L'Expérience intérieure. (Collection « Les Essais »).....	37 »
Soeren Kierkegaard : Ou bien... ou bien.....	90 »
Brice Parain : Recherches sur la Nature et les Fonctions du Langage (Collection « Bibliothèque des Idées. »).....	65 »

HISTOIRE

Georges Dumézil : Servius et la Fortune (Collection « Les Mythes Romains »).....	42 »
--	------

COLLECTION CATHOLIQUE

Charles Péguy : Notre Seigneur.	7 50
---------------------------------	------

SCIENCES

Gilbert Ranson : La Vie des Huîtres. (Collection « Histoires Naturelles »).....	45 »
---	------

LIVRES RELIÉS

Aragon : Le Crève-Cœur.....	100 »
Drieu la Rochelle : L'Homme à Cheval	110 »
Pierre Emmanuel : Orphiques..	100 »
Jean Giono : Le Poids du Ciel...	350 »
Patrice de la Tour du Pin : Psaumes	100 »
Montesquieu : Histoire Véritable	95 »
Henry de Montherlant : Les Jeunes Filles - le Démon du Bien - Pitié pour les Femmes - Les Lépreuses.....	325 »
Rainer Maria Rilke : Vergers...	100 »

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

Platon : Œuvres complètes (II).	230 »
---------------------------------	-------

OUVRAGES PARUS EN MAI 1943

MARCEL AYMÉ : LE PASSE-MURAILLE, roman.

Un volume in-16 double couronne..... 30 »

20 exemplaires numérotés sur pur fil..... 90 »

**DOMINIQUE BRÉJON DE LAVERGNÉE : LES ROMANESQUES (I),
LE CŒUR ANACHRONIQUE**, roman.

Un volume in-16 double-couronne..... 33 »

MAURICE DAUMAS : ARAGO.

Un volume in-8° soleil avec couverture illustrée..... 45 »

PAUL EYDOUX : L'HOMME ET LE SAHARA (Collection « Géographie Humaine »).

Un volume in-8° carré comportant 38 illustrations..... 70 »

JEAN GIONO : L'EAU VIVE, nouvelles.

Un volume in-8° soleil..... 40 »

10 exemplaires numérotés sur murier d'annam..... 500 »

60 exemplaires numérotés sur pur fil..... 175 »

**KARL HAMPE : L'HAUT MOYEN AGE, HISTOIRE DE L'OCCIDENT
DE 900 A 1250**, traduit de l'allemand par Anne Desanti.

Un volume in-8° carré..... 90 »

JEAN MECKERT : L'HOMME AU MARTEAU, roman.

Un volume in-16 double couronne..... 33 »

NAPOLEÓN : CORRESPONDANCE (Collection « Mémoires du Passé pour servir au Temps Présent »), introduction et notes de Maximilien Vox.

Un volume in-8° carré, sous couverture Ingres..... 110 »

Livres reliés :

DOMINIQUE AURY : ANTHOLOGIE DE LA POÉSIE RELIGIEUSE

FRANÇAISE, relié d'après la maquette de Mario Prassinis. 150 »

MARCEL AYMÉ : TRAVELINGUE, relié d'après la maquette

de Paul Bonet..... 100 »

A PARAÎTRE EN JUIN :

GABRIELLE CABRINI : LA RÉSURRECTION DES MORTS, roman.

BERNARD DORIVAL : LES ÉTAPES DE LA PEINTURE FRANÇAISE

CONTEMPORAINE. Tome I : De l'Impressionnisme au Fauvisme,
1883-1905.

WALTER ELZE : LE GRAND FRÉDÉRIC.

MAURICE FOMBEURE : ARENTELLÉS, poèmes.

HÉLÈNE FROMENT : FEMME, roman.

GIONO : THÉÂTRE : Le Bout de la Route — Lanceurs de graines —

Les Fureurs du Boulanger.

LÉON LEMONNIER : LA GUERRE DE SÉCESSION.

ARMAND SALACROU : THÉÂTRE (Tome I).

JEAN-PAUL SARTRE : LES MOUCHES, théâtre.

SIMENON : LES DOSSIERS DE L'AGENCE O, nouvelles.

MAURICE TOESCA : LE SUICIDE INDIRECT, récit.

WAGNER : CORRESPONDANCE AVEC LISZT.

WAGNER : LETTRES A MINNA WAGNER.

Livres reliés :

THIERRY MAULNIER : LECTURE DE PHÈDRE.

JEAN-PAUL SARTRE : LES MOUCHES.

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

DE LA CONFIANCE

I. — CONFIANCE DANS LA TERRE. — En ce monde où tant de tuiles et de temps en temps le ciel même peuvent dégringoler sur les têtes humaines, peut-on dire que la confiance soit naturelle à l'homme ?

La confiance?... L'effort est épreuve et tension. Il fait l'homme, mais il le lasse, et il finirait par le défaire. Son nom, c'est la peine. La confiance, au contraire, est détente, pacification, apprentissage de la douceur et d'une joie. Elle est bonne comme le vert de ces émeraudes sur lesquelles l'œil du graveur aime se refaire dans son travail : peut-être parce qu'il retrouve dans leur eau rafraîchissante le reflet profond du Jardin, la vision première du lieu où tout était éclatement de sève, de sécurité et de lumière.

La confiance, c'est le pain du cœur. Il en a faim, tout comme le corps a faim de son pain blanc. L'effort, par la peine et par la convoitise, asservit les enfants d'Adam. Qu'est-ce qui les libère, du milieu de tout leur faire-valoir, qu'est-ce qui leur rend le goût du loisir et du don, si ce n'est une confiance ? Confiance en la Terre, confiance dans le Temps, confiance dans les choses, confiance peut-être dans Quelqu'un...

Mais confiance d'abord dans l'effort même. La terre a appris à ses hommes que le travail paie. Souviens-toi de leurs proverbes. Depuis cet « Aide-toi, et le ciel... » qu'ils ont tant répété, jusqu'à : « Il n'est si petit métier... »

Métier, en vieux français, comme en patois, c'est moyen; et dans moyen il y a l'idée de pouvoir : le moyen, c'est ce qui permet de mener à bien l'ouvrage entrepris, ce qui permet de faire...

Cette idée foncière, que le travail paie, que la terre paie, vient-elle au paysan de son expérience seulement? Ou d'une conviction qui roulant en son sang a passé jusque dans sa fibre? Conviction, même, ne serait pas assez dire. Cela remonte de plus profond, des racines de l'être, et de sa raison d'être. L'homme est fait pour le travail :

Se plaindre du travail, autant se plaindre d'être né.

Jamais le paysan ne pourrait consentir à croire qu'il ne faut pas se confier au travail.

Il y a un proverbe des filles à marier. Il dit que quand elles sont jolies, ou mieux quand elles ont dans l'œil l'éclat de la vie et de la jeunesse, elles n'ont pas tellement besoin d'une dot :

*Œil luisant
Vaut argent.*

Pourquoi ne pas l'entendre des garçons aussi? Celui qui a en lui la bonne ardeur, le cœur à l'ouvrage, celui-là, il est sûr de réussir.

Et tu connais bien le dit fameux :

Tout chemin mène à Rome.

Il t'apprend, si tu ne t'en étais avisé, que tu peux aller à Rome de partout. C'est vrai : de quelque place de village que tu partes, sous le gros orme, ou de quelque carrefour de sentier, avec sa croix dans les aubépines, tu peux, comme les pèlerins, les roumieux d'autrefois, aboutir à la Ville entre les villes, celle du grand pèlerinage. Le tout est que tu t'orientes et que tu partes, avec des jambes et du nerf, et du cœur.

Confiance dans la peine de l'homme, lorsqu'il fait alliance

avec la terre. Confiance dans le temps, dans ce train lent et sûr dont le Créateur a voulu que roulât toute sa Création. La terre et le temps : en ces deux points, voilà presque toute la sagesse paysanne.

La terre ne ment pas,

dit le paysan : « Elle est juste : comme on lui fait, elle vous fait. » Celui qui lui donne ses sueurs en reçoit le pain et le vin. Faire travailler ses bras ne suffirait pas : il faut aussi faire travailler sa cervelle. Toute la peine. Mais la peine est payée.

Le paysan s'est associé à la Création. Les moindres caprices de cette énorme compagne lui feront courir de rudes risques. Quand le bourgeon débourre, en mai, lors des saints de glace, qu'une gelée survienne, c'est tout l'espoir du vigneron pour cette année réduit à rien. Quand les épis sont formés, passé la Saint-Jean, que la grêle, de son nuage blafard, se décharge, et le blé du fermier sera écrasé comme si une division blindée avait roulé dessus. Le vigneron, le fermier ne sont pas des joueurs. Ils ont même horreur du jeu. Ils sont pourtant engagés dans un jeu énorme. Ce qu'ils se diront, c'est qu'ils peuvent toujours quelque peu corriger la malechance. Puis, une année poussant, rattrapant, arrangeant celle d'antan, la terre doit porter son fruit. Des calamités surviendront mais compensées ensuite par des prospérités. Après les années de vaches maigres viendront les années de vaches grasses. Tantôt largement, tantôt chichement, le paysan doit tirer de son champ sa subsistance. Il a fait confiance à Mère Nature, c'est-à-dire au génie de la vie, et il en vivra.

*Dans un temps ou l'autre,
Un pays vaut l'autre.*

Car il y a des années pour la montagne, où les pommes de terre y sont grosses comme les deux poings; et les pommes même, les calevilles et les reinettes, y réussissent, s'il a fait

froid en avril, de sorte que les pommiers n'aient pris fleur qu'après les gelées de mai, tandis que ceux des pays bas, moins prudents, ont été roussis. Et il y a des années pour la plaine. Il y a des années de sécheresse qui favorisent les cantons mouillés, — le foin y est alors moins tracassé par le jonc, — et il y a des années pluvieuses qui favorisent ces cantons secs, de cailloux et de glaise, où les choux, quand arrive la canicule, sèchent par la racine.

Ainsi roule la terre. Les calamités même en s'y succédant s'y renversent :

Un clou chasse l'autre.

Il n'est que d'être patient pour voir tout passer. Et tout revenir :

Tout vient à point à qui sait attendre.

Comme le noir a eu son tour, le blanc l'aura :

*Le matin, c'est la messe
Et le soir, c'est les vêpres.*

La terre est ronde. Son tour même à la longue est un retour des choses de sorte que chacun finit par y être pourvu :

*Chaque saint
Son tour vient.*

Et d'en haut,

Le soleil luit pour tous.

II. — CONFIANCE DANS LE TEMPS. — On peut se fier à la terre, à la sombre et large Mère, nourrice et productrice, à la condition de se fier au temps : tout ensemble à la longueur de temps dans la durée, et à cette grande organisation de saisons réglées en leurs changeants météores où se meut, virant sur soi, notre planète Terre. Pour que les quatre saisons aient leur cours, avec leurs airs, leurs pluies, leurs ciels, il faut la durée; et elle, elle ne va pas sans ramener ces changements, dont elle semble faite. De sorte que

températures et durée s'expriment par un seul même mot, le temps.

L'homme de la terre fait confiance au temps.

L'homme de la terre fait confiance même aux températures et à ce qu'elles apportent d'excessif, les gelées et les suées, le chaud à faire béer les lézards, la froidure à faire tomber les oiseaux du ciel... Tous les mois, il les admet avec leurs outrances, sibériennes ou sénégalienne. De chacun il est prêt à dire ce qu'il dit d'octobre :

*Octobre est bon
S'il est de saison.*

Février en ses rafales de neiges et de bise, est le plus court et le plus méchant. Mais

*Si février ne février pas,
Tout mois de l'an peu ou prou le fera.*

Voilà, c'est comme ça, et il faut que ce soit comme ça. L'hiver doit se montrer, et faire sentir qu'il est là. On compte sur lui dès l'automne ou jusque dans le printemps :

*Si l'hiver ne donne de la teste
Il donne de la quoueste.*

Les rustiques ne lui passeraient pas de ne pas les faire pâtir. S'il ne vient tôt, disent-ils, il vient tard. Ils veulent que Noël le porte en sa besace : ou par devant ou par derrière ! Les temps sont réglés : n'avoir à subir leurs désagréments serait un désagrément pire : on ne serait plus dans la règle.

*La semaine sante (sainte)
Il pleut ou il vente :
Autrement n'est sante !*

Lorsque les humains, derrière Noé, ont débarqué de l'arche, cela leur a été promis : Il n'y aura plus de ces énormes dérèglements qui font cataclysmes. N'entre donc

pas en souci si tu vois l'été tirer sur sa fin sans que l'eau du ciel soit venue rafraîchir la terre : elle viendra!

*Toutes les pluies perdues
Pour S. Michel rendues.*

Si portés soient-ils à se plaindre du temps, à qui leurs dictons prescrivent jour par jour ses comportements (et le temps oublie parfois de se les rappeler), les paysans l'avouent, pour faire honte au diable : qu'on ait semé tôt ou tard, qu'il ait fait beau, qu'il ait fait vilain, tout finit par rentrer dans l'ordinaire :

*Fais ton blé noir quand tu voudras
Pour S. Michel tu le moudras.*

La philosophie des plus avisés, c'est qu'au long des mois tout se fait comme dans l'août-septembre de l'adage :

*Août mûrit, septembre vendange :
En ces deux mois tout s'arrange.*

Il convient donc de les accueillir comme devant tout mener à bonne fin, en fin finale. D'abord, une, tu n'y peux rien. Tu ne barreras pas la porte à l'hiver. Tu ne feras pas cesser ces pluies qui font pourrir la semence dans la raie et qui font pousser dans les fonds détremés une herbe plus dure que des sabres. L'homme de la ville, — du moins tant qu'il n'a point par guerre et révolution détraqué sa civilisation industrielle, — le dos à son radiateur, il peut nier le froid; son journal sous une ampoule de cent bougies, il peut nier la nuit; et même il pourra faire de l'hiver l'été en partant pour l'hémisphère sud. L'homme des champs, lui, doit s'accorder avec les saisons et s'accommoder du temps qu'il fait.

Ensuite, deux, tâche de penser que ces calamités sont évitées par les tribulations mêmes. Arrange-toi du temps en te disant qu'il arrange tout. Non seulement

Il faut prendre le temps comme il vient,

mais il faut te dire qu'il finit toujours par ramener le soleil, que le soleil est plus vrai que le nuage :

Après la pluie, vient le beau temps.

Tu as à vivre d'effort : apprends donc le courage; tu as à vivre de confiance aussi : apprends donc la patience : celui qui sait user de courage et de patience comme il use de sa main droite et de sa main gauche, il pourra faire de l'ouvrage.

Avec le temps et la paille, les nêfles mûrissent.

Ou mieux encore :

*Avec du temps, de la patience, un peu de soin,
La feuille de mûrier est devenue satin.*

Il y faut les magnans, il y faut le canut. Mais tout se fait, tout s'arrange, pourvu qu'on se soit arrangé avec le cours des choses. Ce qui du reste va contre ce cours ne saurait bien longtemps tenir. Le temps, de soi-même, rejette ce qui n'accepte pas les conditions posées par Dieu. Il est l'homme de main du Créateur. Comme le laboureur, il est serviteur de la vie. Une sorte de suisse, retraité, perclus, qui chasse de l'église les chiens et les voyous, balaie le pavé, range les chaises, fait respecter les consignes.

*La punition vient tout boitant,
Mais elle arrive sûrement.*

Voilà comme on peut dire :

Le temps est un grand maître.

Il est même le maître, contre-maître de Dieu. Il se donne du large, mais peu à peu il remet tout sur le bon pied.

*De tous les médecins, le temps est le plus fort :
S'il ne guérit le mal il l'emporte.*

On le plaisante, mais avec quelque tact, comme celui qui a reçu les pleins pouvoirs. On n'ira pas contre lui.

A quoi sert de secouer le prunier tant que les prunes restent vertes? A quoi bon les faire tomber avant le juste temps où elles ont leur transparence de soleil et ce sucre qui perle en grains d'or? En son vivant ouvrage rien ne remplace le temps. On ne le hâte pas. Sa besogne faite, le laboureur laisse la terre faire la sienne :

*Pour lever la moisson
Il faut attendre la saison.*

Il y a bien des serres à primeurs, quelques forceries. Mais les champs, la terre même, on ne la force pas. Sa tâche de l'année, quel ingénieur contraindra le temps de l'accomplir à la minute?

*On a beau se lever matin,
Le jour n'en vient pas plus grand train.*

Le paysan est lent parce qu'il va derrière son bœuf, et derrière ce camarade, plus puissant et plus lent encore, le Temps :

Qui se hâte trop se fourvoie.

Se mettre avec la Terre, c'est se mettre avec le Temps aussi. Mais quand on s'est mis avec la Terre et le Temps on est en plein avec la vie, et l'on peut voir venir :

*Qui vivra
Verra.*

III. — CONFIANCE DANS L'ORDRE. — Rien n'est volé, ici-bas. Tout se paie. Ce monde, dans les espaces, tourne rond. Comme arrive tous les six mois l'heure de l'équinoxe où le jour se retrouve égal en durée à la nuit, arrive toujours, au moment voulu par Dieu, l'heure où se balancent les comptes. Et les gains rattrapent les pertes.

Tout se balance. Sur les terres et les prés, regarde cette succession de gelées blanches et de tourmentes, de bises en furie et de brises attiédies, d'averses à pleins seaux et

d'enseuillements tout bourdonnants d'insectes, ce temps qu'il fait, enfin, qui semble l'humeur même du monde. Tout se rachète, tout s'équilibre.

Ceux qui ont à pratiquer la nature sauvage, les bergers, les forestiers, l'ont démêlé. Ainsi, dans les bois de la montagne, y a-t-il une année pullulement d'écureuils, d'où destruction des bourgeons, des graines et menace de dévastation? Bientôt les ennemis des écureuils apparaissent et ils s'emploient à en réduire le nombre. Ce nombre même du reste suffirait à amener disette et dépeuplement. Tout rentre dans l'ordre. L'ordre se refait sur les choses...

Perpétuellement la révolution d'un monde qui tourne, comme pour présenter sans cesse des occasions à l'homme. Lui, l'intelligent, l'industriel, n'a-t-il pas à insérer sa main dans les événements pour les tourner d'autre façon? Il faut donc que les choses aient quelque face par où elles manquent. L'homme doit s'attendre à ces manques et défauts, qui lui proposeront des corrections à apporter, des redressements à opérer. Il doit tabler sur des difficultés, des contrariétés. Mieux, même : s'il a assez de rable et de nerf, il doit les désirer, de par sa vocation d'homme. Ce désir-là, il est d'ordinaire bien exaucé.

Nul bien sans peine

C'est la vérité foncière, première, souveraine. Eh bien, une vérité si puissante a doubles muscles, c'est-à-dire qu'on peut lui voir double sens. Non seulement peines que tout bien comporte, dès qu'on veut l'acquérir, mais peines qu'il apporte dès qu'on veut en jouir.

*Qui prend sa nourriture
Prend son bien et son mal.*

Le pain même n'est pas tout bon. Il se dit en adage que qui trop en mange devient sourd. Or, tout nous est pain, nourriture, vie à prendre. Mais ce monde est tel que bien et mal y sont affaires mêlées. Adam, qui devait n'être que

le jardinier de Dieu, son enfant tout donné à la filiale confiance, a trahi : il a chu, et depuis, pour mener sa bataille, la vie doit partir de la mort, de la pesanteur, des servitudes, des déchéances. Pas d'avantage sans désavantage, et pas de bien sans mal.

*Nul vin sans lie,
Nulle huile sans crasse.*

Le feu même, la plus pure de toutes les créatures,

Le feu ne va pas sans fumée.

C'est la fatalité de ce monde déchu. Il faut repartir d'elle. Pars sur ton bon cheval. Seulement, si fameuse soit la bête, compte sur les faux pas :

Il n'est si bon cheval qui ne bronche.

Le tout est de le savoir et d'avoir la main ferme. Savoir aussi qu'

Il y a sur toute route un lé de méchant chemin.

Est-ce que cela doit faire qu'on n'ose pas se mettre en selle ? Pourquoi te voudrais-tu si privilégié d'éviter les fondrières et les ornières ? Depuis Adam, et la petite conversation entre Ève et le Serpent sous le pommier, ce monde est tel. Il ne va pas changer pour toi. Accepte-le, mon fils, avec ses constitutions.

Qui n'a ses peines peut les attendre.

Les peines, c'est la fatalité ! Il faut l'admettre une fois pour toutes ; et aller tout de même. Un cœur d'homme, bien accroché sous la côte, ne se sent pas autorisé pour cela à bouder la vie. Haussant l'épaule, dis, comme tes vieux pères :

Les peines sont bonnes avec du pain.

Et s'il y a du vin, oh, alors, elles ne sont presque plus que le sel sans lequel la soupe des jours paraîtrait fade. Il faut

cela, ces à-coup, cette résistance, pour qu'on ait plus de goût à se porter de tout le corps contre l'obstacle. N'en pas vouloir, sur cette terre, ce serait

Chercher le pain meilleur que le blé.

(Les peines, oui, mais non le chagrin qui ronge le cœur. Née pour la maison et pour l'affection, la femme, elle, se repaît de regrets, de pensements, de deuil. L'homme, dans sa destinée de travail, ne peut pas s'accommoder du chagrin:

Le chagrin tue l'homme et nourrit la femme.

Si tu veux être homme, remplir ton destin d'homme, tu dois savoir surmonter le chagrin : bien prendre les grandes peines, bien prendre même les petites contrariétés.)

Le bon courage, c'est de regarder en face les malencontreuses, de se baller d'elles et de tout pour marcher plus avant, plus avant, plus avant.

HENRI POURRAT.

PARENTHÈSE

I

Dominique voyageait avec l'Évêque en civil, l'Intellectuel Fatigué et la Femme Adultère. Il avait hésité jusqu'au moment du départ entre le compartiment de la Maquerelle et du Professeur de Psychologie, et celui du Grand Nerveux, de la Jeune Dinde et de la mère de la Jeune Dinde, qui avait une tête de renard. Mais la Femme Adultère avait paru. Elle avait choisi le compartiment de l'Évêque en civil. Son air légèrement égaré et son parfum coupable avaient fixé Dominique. Il l'avait suivie, l'avait aidée à mettre en place ses voluptueuses valises, et il n'avait eu qu'à demander l'autorisation de fumer pour voir les lèvres criminelles s'ouvrir une fois encore sur des mots de consentement. La Femme Adultère retira ses gants, dénudant ses mains pécheresses, brunies par un soleil complice : et il y avait un cercle pâle à l'annulaire gauche. Désormais trop sûr d'elle, Dominique l'abandonna à toutes les triviales banalités de l'adultère.

L'Intellectuel Fatigué se crachotait des vers. L'Évêque en civil dormait comme au jour de son intronisation. Dominique fuma, ne lut pas, déjeuna au wagon-restaurant, et évita de regarder le paysage. Vers le moment où naquit le crépuscule, l'Évêque profita d'un arrêt pour disparaître, après avoir esquissé une bénédiction qui s'acheva en coup de chapeau. Dominique était si plongé dans ses

rêveries qu'il effleura à plusieurs reprises de ses genoux les genoux de l'Adultère, qui crut à un outrage et souffrit. Comme le soleil touchait aux bords de l'horizon, elle disparut à son tour, oubliant, avec un appareil photographique, un subtil parfum de femme lapidée. Dominique demeura seul avec l'Intellectuel, qui s'essayait de temps à autre les lèvres et le menton.

Le train franchit en sifflotant un large fleuve, de la rive droite à la rive gauche, et Dominique se mit à la portière. Il y avait dix ans aujourd'hui qu'il avait franchi ce fleuve, de la rive gauche à la rive droite, et par une aube qui ressemblait beaucoup à ce soir. Dominique reconnut les peupliers, et l'île, et les barques rouges. Dominique reconnut l'eau, et arracha une image aux poètes. C'était bien la même eau qui, dix ans plus tôt, coulait sous ce pont. Elle avait dû parcourir plusieurs fois le cycle Océan-Nuage-Pluie-Source, si joliment expliqué dans les Leçons de Choses. La futilité des poètes est décevante, qui ne sont pas capables de trouver une seule image qui tienne debout toute seule. Alors qu'il était tellement plus agréable, et plus vraiment poétique, de penser que le Mississipi coulait de temps en temps dans la Touvre, et la Lizonne dans le Yang-Tsé-Kiang. Il n'y a pas tellement d'eau que ça dans le monde. C'est rassurant. Et Dominique savait bien aussi qu'il était le même, exactement le même que dix ans plus tôt. Il avait usé des complets, des femmes, des opinions politiques et des cellules, mais il se retrouvait le même, au bout de ces dix ans, sur le même pont, au-dessus de la même eau.

Si le train n'avait pas eu quarante-cinq minutes de retard, il aurait pu arriver à Ormesse aux dernières lueurs du jour. Mais la nuit brouilla le paysage, puis l'effaça aussitôt après qu'il eut vu passer cette maison blanche et carrée, toute proche de la voie, et dont l'aspect banal était riche, pour lui seul, d'une bien cruelle poésie. L'Intellectuel, d'une voix de Gœthe mourant, réclama de la lumière. Il devait avoir peur dans le noir. Dominique tourna le com-

mutateur, et la cellule, brillamment illuminée, se tripla dans les vitres. Trois Intellectuels, également fatigués, remercièrent d'un hochement de tête, essayèrent la goutte de salive que ce mouvement avait projetée sur trois de leurs genoux, et rentrèrent dans des comas symétriques. Dominique se prépara à descendre.

L'odorat de Dominique fut impressionné par les émanations de l'usine à gaz d'Ormesse; sa vue, par les lumières des faubourgs; son tact, par les tressaillements brutaux du wagon choisissant sa route dans l'éventail des voies; son ouïe, par des sifflements brefs et le martèlement des roues sur les plaques tournantes; son goût, par le goût de cendre des retours. Son Sens Moral manifestait vaguement sa présence par une légère sensation de malaise qui avait quelque analogie avec le Remords. Son Jugement ni son Sens Esthétique n'étaient intéressés. Il eut conscience d'être en cet instant un excellent sujet de devoir de Philosophie (question de cours). Sa valise à la main, debout au milieu du compartiment, et se cramponnant au rebord du filet pour conserver son équilibre, il connut quelques sales minutes. Puis le train ralentit, entra en gare, et Dominique, lâchant son point d'appui pour changer de main sa valise, tomba un peu sur l'Intellectuel qui poussa un gémissement bref. Dominique sortit sans s'être excusé.

Il était « fébrile », il avait les mains un peu moites; il ne redevint vraiment « lui-même » que lorsque, ayant quitté la gare, il eut retrouvé l'odeur croupie du canal. Alors seulement il sut que son retour était une chose accomplie, et qu'il était vraiment revenu à Ormesse. Aussitôt il eut faim.

Des 262.990 habitants d'Ormesse, une quarantaine seulement prenait le frais sur les bords du canal. Cette nuit du début d'octobre était chaude, bien plus chaude que les lois en usage à Ormesse ne l'y autorisaient. Les quarante Ormessains s'en entretenaient, donnant à leurs propos l'allure de courtes maximes. Ils occupaient, sur une rive du canal, et sans qu'on pût dire si c'était la droite ou la

gauche, en raison de l'affreux état de stagnation des eaux, douze bancs verts sous douze lampadaires électriques. Côté chapeaux, il y avait une énorme majorité de canotiers (le plus étrange chapeau, le plus surréaliste que l'Homme ait conçu, et dont il est bien facile de se moquer, mais dont la vogue persistante témoigne d'un mystérieux accord entre sa structure et les aspirations humaines). Éclairés d'aplomb, ils luisaient comme des casques. Les femmes étaient en cheveux et tenaient des drôles sur leurs genoux. « On ne devrait pas laisser ces croupissements devant la gare, songea Dominique, associant involontairement le canal et les canotifères. Cela risque de faire juger mal Ormesses par ceux qui y débarquent. Ormesses est une ville vivante, puisqu'il y a un Archevêque, un Recteur et un Général, et peut-être deux. »

Il s'engagea, affamé, dans l'avenue Georges-Lecomte, toute bordée de cafés peuplés et brillants, axialement illuminée, et déserte à peu près quant à la chaussée. Les Ormessains de ces parages étaient déjà dans les cinémas ou dans les bistros. L'heure était mal choisie, tant pour dîner que pour souper. Et Dominique se sentait trop nerveux pour affronter un Gérant à l'air malgracieux, ou l'insolente hargne de Garçons à gueules revendicantes, ou l'air excédé d'une Caissière aux beaux seins. Mieux valait apaiser provisoirement sa faim en mangeant des olives et des pommes de terre frites dans un café. On pourrait simultanément se saouler très légèrement. L'alcool apporterait peut-être cet équilibre dans la quatrième dimension — le passé —, à la recherche duquel était Dominique depuis qu'il avait vu repasser l'eau sous le pont du chemin de fer. (Le jeûne aussi, naturellement, eût pu lui fournir cet équilibre : mais c'eût été tellement plus long!...)

(J'ai observé Dominique depuis le moment où, à la gare d'Orsay, il a payé et pris son billet de troisième classe, muni duquel il est monté en première, (parce qu'il est assidu aux cours de perfectionnement des Officiers de

Réserve, et qu'il a fait trois bons devoirs, dont un excellent sur la prise de contact dans la zone des résistances sporadiques.) Je l'ai donc observé de fort près, et ce qui m'a le plus frappé, c'est son manque d'unité. Voici un garçon de trente et des années, qui va faire une expérience romanesque, et dans des conditions à peu près parfaites : il va revoir la ville où il est né, où il a passé près d'un quart de siècle, et où il n'a pas remis les pieds depuis dix ans. Il y revient pour un jour et deux nuits. Il y revient sans avoir averti personne de son retour, sans femmes alertées, sans famille sur le qui-vive, sans amis « disponibles ». Et, tenant en main cette délectable matière, il s'est occupé de mille choses en dehors du sujet (comme disent les professeurs, qui vivent de savoir ce que c'est qu'un « sujet »). Hier encore, il est devenu amoureux; et à plusieurs reprises, pendant le voyage, il s'est complu à l'évocation d'une jeune personne au poil brun, banale en tout, et facile, au lieu de se recueillir, de se consacrer tout entier à la préparation psychotechnique de son expérience. Un garçon intelligent, un Normalien, par exemple, eût agi bien différemment, bien plus sérieusement. Et, d'abord, il eût opté, dès avant le départ, pour une attitude : tragique, ou ironique, ou sentimentale. Mais toujours d'une portée générale. Il eût classé les thèmes de ses émotions probables : familiales, érotiques, civiques. Et il eût profité de l'occasion pour soulever, comme en se jouant, quelques lourdes questions : Sens de la Vie? Vie héroïque ou d'abandon? En quelle mesure le social doit-il primer l'idiosyncrasique? Et il y eût donné, toujours sans insister, des réponses; des réponses vagues, mais d'une portée d'autant plus générale, d'autant plus humaine. Or Dominique n'a pas d'attitude personnelle. Il est odieusement divers. Et il ne paraît nullement disposé à poser des questions généralement humaines. Il paraît qu'il a pour cela d'autres moments : les questions bouleversantes l'atteignent, par exemple, alors qu'il attend un autobus; ou au lit, lorsqu'il a fatigué une femme au

LIBRAIRIE O. LIEUTIER

31, RUE BONAPARTE — PARIS-VI^e

**ACHAT
DE BEAUX LIVRES ANCIENS
PRÉCIEUX ET RARES**

Illustrés - Éditions originales

**ART ET TECHNIQUE
DU LIVRE ANCIEN**

5 Conférences, illustrées de projections

par Robert BRUN

de la Bibliothèque Nationale

La Xylographie,

Les Incunables

Tous les jeudis soir au Vieux-Colombier

A PARAÎTRE :

**POÉSIES COMPLÈTES
DE
LAFORGUE**

Cette édition de luxe numérotée est tirée en deux volumes sur vélin supérieur des Papeteries Navarre. (Format 13 cm. x 25 cm.).

Les deux volumes sur vélin de Voiron. Prix de souscription 600 fr.

Trois cents exemplaires sont tirés sur vergé supérieur des Papeteries d'Arches.

Les deux volumes sur vergé d'Arches. Prix de souscription 1.000 fr.

ÉDITIONS DE CLUNY
35, 37, rue de Seine - PARIS.
ODÉ 68.72 - 37.86.

*Le Secours National
ne peut donner que ce
qu'il reçoit. Aidez-le!
Répondez à tous ses appels!*

SECOURS NATIONAL



CONTRE LA MISÈRE

**ACHAT
DE LIVRES**

Nous achetons au maximum tous livres en tous genres :

Romans, essais, critique et histoire littéraire, textes classiques, philosophie, sociologie, histoire, voyages, beaux-arts, livres de classe et d'études supérieures, droit, médecine, sciences, technique, etc., etc. ainsi que bibliothèques et lots de toutes importances.

Livres d'amateurs. Ouvrages de luxe. Éditions originales.

JOSEPH GIBERT
26-30, Boulevard Saint-Michel
PARIS-VI^e

Métro : ODÉON

ODÉon 97-50

GRAND PRIX
DE
LITTÉRATURE
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

JEAN PRÉVOST

ROMANS - NOUVELLES

MERLIN. Petites amours profanes (1927).....	15 60
DIX-HUITIÈME ANNÉE (1929).....	21 40
LES FRÈRES BOUQUINQUANT (1930).....	19 50
NOUS MARCHONS SUR LA MER (Trois nouvelles exemplaires), 1931.....	19 50
RACHEL (1932).....	21 40
LE SEL SUR LA PLAIE (1934).....	23 40
LUCIE PAULETTE (1935).....	19 50
LA CHASSE DU MATIN (1937).....	27 30

BIOGRAPHIE

LA VIE DE MONTAIGNE (1926).....	17 50
---------------------------------	-------

POÉSIE

TENTATIVE DE SOLITUDE (1925).....	Epuisé
BRULURES DE LA PRIÈRE (1926).....	Epuisé
L'AMATEUR DE POÈMES (1940).....	31 20

ESSAIS - LITTÉRATURE

PLAISIR DES SPORTS (Essai sur le corps humain) (1931).....	15 60
LES ÉPICURIENS FRANÇAIS (Trois vies exem- plaires) (1931).....	23 40
LA TERRE EST AUX HOMMES (1937).....	21 40
USONIE (1939).....	31 20

nrf